BCE
BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Code sujet : 305

Conception : ICN Business School – ISC Paris Grande École

RÉSUMÉ DE TEXTE

OPTION TECHNOLOGIQUE

Vendredi 13 mai 2022, de 14 h. à 17 h.

Consignes :

Résumez en QUATRE CENTS MOTS plus ou moins 5 % (soit 380 – 420 mots), le texte suivant.

Mentionnez le décompte par 50 mots et, en fin de copie, reportez le nombre de mots utilisés.
Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.

N.B. *:*
Aucun document n'est autorisé. L'utilisation de tout matériel électronique est interdite.
Si au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il la signalera sur sa copie et poursuivra sa composition en expliquant les raisons des initiatives qu'il sera amené à prendre.

Il est stimulant de mettre en relief les polarités qui structurent le féminisme. En simplifiant des pensées complexes et en évolution, on peut distinguer un *féminisme de l'égalité*, qui postule l'identité fondamentale entre les femmes et les hommes au nom de leur commune humanité, et un *féminisme de la différence*, qui met l'accent sur la spécificité des femmes, du féminin et du maternel. Si ces deux féminismes s'entendent pour lutter contre les injustices et les discriminations, le premier vise à l'émancipation de toutes et de tous dans la tradition des Lumières, alors que le second organise la résistance d'un groupe confronté à la domination masculine. Entente des sexes fondée sur la soif de justice, ou lutte des sexes comme réponse à l'oppression ? Société d'égaux ou séparatisme de combat ?

La première famille postule non seulement l'égalité, mais aussi l'identité des femmes et des hommes, détenteurs de la même intelligence, des mêmes droits et devoirs, indépendamment de leur corporéité biologique[1]. Les femmes ne devraient pas être toujours ramenées à leur « condition » : au quotidien, à part dans quelques situations bien précises, elles ne se vivent pas comme des femmes, mais comme des individus. Ce féminisme place ses espoirs dans une coopération entre les sexes, au sein d'une cité démocratique, mais aussi d'une hétérosexualité heureuse – à la condition expresse que femmes et hommes soient détenteurs de droits égaux, dans une atmosphère de respect mutuel.

Le Deuxième Sexe[2] se clôt sur un appel à la « fraternité » entre hommes et femmes : si l'égalité est possible, c'est parce que le sexe n'est pas si important (« on ne naît pas femme »). De son côté, la sociologue marocaine Fatima Mernissi déclare : « C'est uniquement si les hommes et les femmes travaillent ensemble, et si les hommes utilisent les cerveaux des femmes, qu'ils peuvent réussir. » La féministe américaine Nancy Fraser plaide pour une « parité de participation » dans laquelle tous les membres d'une société pourraient interagir en tant que pairs, parce qu'ils bénéficieraient de la même reconnaissance et d'une distribution égale des richesses.

Au début du XX^e^ siècle, les féministes socialistes luttent aux côtés des hommes pour l'émancipation de la classe ouvrière. Animatrice du journal *Die Gleichheit* (L'Égalité), Clara Zetkin organise la première Conférence internationale des femmes socialistes en 1907 à Stuttgart, en marge d'un congrès de la Deuxième Internationale. C'est elle qui, en 1910, fait adopter le principe d'une Journée internationale des femmes (fixée généralement le 8 mars). Fidèles au matérialisme marxiste, Christine Delphy et Colette Guillaumin pensent que le sexe n'est qu'une catégorie sociale produite par l'économie patriarcale et les « rapports de sexage ». À cause de l'exploitation masculine, les femmes sont emprisonnées dans un destin de classe, et c'est aux opprimées de mettre fin à leur oppression. La force de ce courant, indépendamment de son caractère « bourgeois » ou « révolutionnaire », réside dans l'universalité de sa position morale et dans sa radicalité égalitaire.

La deuxième famille, celle du féminisme différentialiste, postule la spécificité physiologique et morale des femmes, ontologiquement distinctes des hommes. Les femmes ont leur propre point de vue sur le monde, diffracté dans une expérience féminine, une conscience féminine, une solidarité féminine, une sexualité féminine, une écriture féminine et même, pour Carol Gilligan et Nel Noddings, une éthique féminine.

Le « rire de la méduse », selon l'expression d'Hélène Cixous, permet d'échapper au *logos* patriarcal. Le féminisme d'Antoinette Fouque, teinté de psychanalyse, s'émerveille de la capacité des femmes à donner la vie : il y a deux sexes opposés, et cette sécession permet de rompre avec le *monos*[3] du sujet mâle, qui s'exprime toujours sous des formes oppressives, monothéisme, monarchie, humanisme, République une et indivisible, etc. Andrea Dworkin parle des femmes et des hommes comme s'ils appartenaient à des espèces différentes : proies et prédateurs. L'homme utilise la femme – mère de famille ou prostituée – par son vagin, dans un rapport sexuel dégradant qui reflète la haine qu'il a pour elle. Le pouvoir masculin dispose de plusieurs armes pour terroriser les femmes : la pornographie, le viol, le pénis, la sexualité de plaisir ou de reproduction, dans un « continuum du contrôle phallique » qui vise à objectiver les femmes.

---

[1] C'est-à-dire de leurs caractéristiques physiques propres.

[2] Célèbre essai féministe de Simone de Beauvoir (1949).

[3] Mot emprunté au grec ancien pour désigner un principe unitaire, excluant l'altérité.

L'essence féminine précède l'existence des femmes. Les identités de sexe sont déterminées par la nature : la prédestination biologique des femmes est rédimée[4] par une néo-féminité de combat. La positivité féminine doit résister à la négativité masculine, qui fermente dans la « culture du viol » ou l'« envie d'utérus ». Hommes oppresseurs et femmes victimes : deux univers barricadés. En ce sens, on n'échappe pas à sa condition. Ce féminisme puise sa force dans sa puissance critique et son intransigeance face à toutes les formes de domination.

On pourrait croire que cette ligne « identitaire » caractérise un féminisme radical et d'extrême gauche. En fait, à l'échelle des siècles, ce courant est non seulement majoritaire, mais aussi compatible avec les convictions de la bourgeoisie de droite, plaçant l'exceptionnalité biologique et morale des femmes au fondement de leur citoyenneté. Entre don de la vie et souci des autres, l'aptitude aux soins justifie la participation des femmes à la vie de la cité, et c'est d'abord au titre de leurs vertus maternelles, nourricières et sociales qu'elles méritent des droits : sans les femmes, la définition du bien public serait incomplète.

En Allemagne, la notion de *Mütterlichkeit*, sentiment spirituel de la maternité que possèdent les femmes, fait le lien entre les différents mouvements féministes tout au long du XIX^e^ siècle et jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Elle inspire par exemple Henriette Schrader-Breymann, pédagogue engagée après 1848 dans le mouvement des jardins d'enfants et l'éducation des filles, ainsi que Louise Otto, défenseuse de la « vraie féminité » dans son journal *Neue Bahnen* (Nouvelles Voies). Fondé en 1865, cet organe de l'Association nationale des femmes allemandes devient le creuset du féminisme moderne, mais Louise Otto ne manque jamais de faire l'éloge de la mère de famille.

Même tendance dans le monde anglophone : l'un des grands combats des féministes américaines, australiennes et néo-zélandaises est la lutte antialcoolique, comme le montrent les ramifications mondiales de la Women's Christian Temperance Union à partir de 1874. D'autres causes mobilisent les femmes. En 1909, dans le Massachusetts, la campagne pour la régulation de l'industrie laitière est animée par Elizabeth Putnam, endeuillée par la mort de son enfant après l'ingestion de lait corrompu. Les femmes sont citoyennes en tant qu'épouses et mères, mais aussi en tant que consommatrices. Leurs droits sociaux doivent être complétés par des droits économiques : défendre le pouvoir d'achat, animer des associations, privilégier un commerce éthique. Dans l'Amérique du premier XX^e^ siècle, des citoyennes consommatrices inventent la consommation citoyenne.

À la même époque, les Françaises recourent aux arguments du féminisme différentialiste : investies de missions que les hommes sont incapables d'accomplir, elles sont à la fois dignes de la cité et capables de l'améliorer. Pour Jeanne Deroin, la mère remplit des fonctions sacrées, assure le futur de ses enfants et répand l'amour ; l'État est un « grand ménage » qu'elle saura administrer comme le sien. Léonie Rouzade, socialiste, pacifiste et membre de la Solidarité des femmes, défend l'idée que la maternité doit être subventionnée par l'État, puisqu'elle est « la première des fonctions sociales ».

En remplacement du droit de vote et du travail salarié, les activités religieuses et charitables offrent aux bourgeoises davantage qu'une citoyenneté sociale : la représentation de la France devant Dieu. Dans les années 1870, de nombreuses confréries féminines s'attellent à la construction du Sacré-Cœur, sous la conduite de prêtres qui réclament pour elles un rôle politique, à l'instar de Clotilde[5] et Jeanne d'Arc. Ce féminisme catholique et conservateur assure aux femmes une fonction civique dans des domaines négligés par la jeune République, l'éducation des filles ou la prise en charge des pauvres. Les dames patronnesses[6] étendent au bénéfice de tous les soins qu'elles prodiguent à leur famille – manière apolitique de faire de la politique. Au début du XX^e^ siècle, la Ligue des femmes françaises et la Ligue patriotique des Françaises comptent parmi les plus puissantes organisations du pays, avec plusieurs centaines de milliers d'adhérentes.

Les réformatrices transforment la fonction-femme, responsabilité privée, en politique publique. Hygiène, tempérance, valeurs du foyer, jardins d'enfants, soin des pauvres, maternité sociale et consommation nourricière : dans le monde entier, le maternalisme est l'un des principaux vecteurs du féminisme, ainsi qu'une clé pour ouvrir aux femmes l'espace civique. Davantage que le droit de suffrage, ces nouveaux rôles leur permettent de sortir de la maison.

---

[4] Rachetée, compensée.

[5] Femme de Clovis, qu'elle a contribué à convertir au christianisme.

[6] Femmes qui s'occupent des œuvres de bienfaisance d'une paroisse chrétienne.

Les controverses nationales débouchent sur des luttes internationales. Au début du XX^e^ siècle, le féminisme s'associe au pacifisme, au motif que les mères ne veulent pas voir leurs enfants devenir de la chair à canon. En France, Gabrielle Petit, fondatrice en 1904 du journal *La Femme affranchie*, est condamnée pour antimilitarisme. En Grande-Bretagne, après sa rupture avec les suffragistes, Helena Swanwick anime à partir de 1915 la section britannique de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté. Au début des années 1980, les militantes du camp de Greenham Common en Angleterre et de Seneca dans l'État de New York protestent, en tant que femmes et mères, contre la présence d'armes nucléaires, symboles du militarisme patriarcal.

En Suède, le thème de la femme-vie, gardienne des grands équilibres naturels, inspire le groupe de Fogelstad dans les années 1930. Elin Wägner propose une synthèse entre le féminisme, le respect de l'environnement et les antiques cultures matriarcales. À la veille de la guerre, son engagement prend un tour antifasciste dans *Paix avec la Terre* (1940), coécrit avec Elisabeth Tamm. La pensée d'Ellen Key – centralité sociale de la maternité, force de la relation mère-enfant, amour comme idéal moral – influence les féministes japonaises dans la première moitié du XX^e^ siècle. Pour la poétesse Raichō Hiratsuka comme pour l'historienne Takamure Itsue, la mère entretient un rapport intime non seulement avec son enfant, mais aussi avec la nature : cette proximité nourrit le rêve d'un retour au matriarcat des origines, pur de toute influence chinoise. Ce sera le sens de l'œuvre de Takamure Itsue, retirée après 1931 dans une maison au fond des bois.

En Afrique subsaharienne, le féminisme « de survie » consiste à assurer l'approvisionnement alimentaire, sécuriser la propriété, obtenir de meilleures conditions de travail, rechercher la paix et l'entente interethnique, pour faire face à la crise économique et à la déliquescence de l'État dont les femmes sont les premières victimes. En Côte d'Ivoire, des femmes issues de la petite et moyenne bourgeoisie fondent en 1977 le Groupe d'animation culturel de Cocody : il s'agit d'améliorer la vie au quotidien en veillant au bon fonctionnement des transports publics, en faisant baisser les prix locaux ou en activant les réseaux de voisinage. De même, dans les villes de Zambie, la « féminisation de la pauvreté » oblige les mères de famille à se mobiliser pour gagner de l'argent, nourrir leurs enfants, obtenir des crédits, etc.

Dans le dernier quart du XX^e^ siècle, le maternalisme se mue en « écoféminisme », selon l'expression forgée par Maria Mies et Vandana Shiva en 1993. Chargées de garantir la survie du groupe en cultivant la terre, en allant quérir l'eau et le bois, en cuisinant, en élevant les enfants, en nouant des relations affectives, les femmes préservent la vie sous toutes ses formes contre les destructions du capitalisme masculin. L'écoféminisme permet donc de résister à la double oppression que les hommes font subir à la nature et aux femmes. Plusieurs actions démontrent l'efficacité des mobilisations féminines : le mouvement Chipko en Inde et le Green Belt Movement au Kenya dans les années 1970, destinés à protéger les forêts locales, ou le Collectif des groupements de femmes pour la protection de la nature au Sénégal. En 1992, le Sommet de la Terre de Rio reconnaît la compétence des femmes pour la préservation des ressources naturelles et la mise en œuvre du développement durable.

Le maternalisme n'a donc pas été envoyé aux oubliettes par l'avènement de l'égalitarisme beauvoirien. C'est même lui qui fait le lien entre les féminismes du Nord et du Sud, des Amériques et de l'Extrême-Orient, contredisant l'idée fréquemment émise selon laquelle l'émancipation serait l'apanage des Occidentales. De l'altruisme chrétien à l'écoféminisme en lutte, le maternalisme a obtenu pour les femmes les responsabilités que les hommes leur refusaient. En ce sens, il est l'une des structures les plus stables du féminisme au niveau mondial.

Mais le progrès cache une régression. Pacifiques et pacificatrices, mues par leur empathie, écologistes car proches de la nature, les femmes se voient essentialisées. Dès lors, il y a un problème que le féminisme différentialiste ne résout pas : c'est la pérennité du cercle patriarcal. S'il est vrai que l'expérience de la maternité et de la famille peut ouvrir aux femmes des perspectives sociales, elles n'en restent pas moins engluées dans la fonction-femme à laquelle le patriarcat rêve de les voir associées à jamais, selon les devoirs de leur sexe. Dès lors, comment savoir si la politisation de la fonction maternante n'est pas conforme à toute la logique du système, qui accepte cette sortie des foyers parce que les femmes continuent à dorloter et à nourrir la collectivité ? L'ambiguïté demeure : leur aptitude nourricière peut aussi bien qualifier les femmes pour la gestion des affaires publiques, que borner encore et toujours leur destin au soin des hommes et des enfants.

Le féminisme de la différence peut bien maudire le patriarcat : il a du mal à le remettre en cause, contrairement au féminisme égalitariste qui envoie les femmes à l'assaut des forteresses tenues par les hommes, tout simplement parce qu'elles les valent. L'enjeu, ici, est de pouvoir assumer son ambition en accédant à une position de responsabilité, de savoir ou de création. Plutôt vivre en être humain que de régner en femme.

Simone de Beauvoir ne pense pas comme Carol Gilligan. Le MLF[7] s'est déchiré à la fin des années 1970. Les féministes d'Afrique et d'Asie ont pu se sentir dépossédées par les féministes occidentales, qui les présentaient comme des « femmes du Tiers-Monde » plus ou moins arriérées. Pour éviter que le féminisme ne s'affaiblisse dans des haines sororales, pour ne pas laisser croire qu'il y aurait autant de luttes que de cultures et de religions, il est nécessaire de souligner les traits communs qui relient les militantes sur l'ensemble de la planète. Par-delà les siècles et les frontières, il y a une unité des féministes : elles livrent un combat universel en faveur de l'égalité et de la justice.

Leur premier point commun est l'affirmation de la femme-sujet, une personne libre et autonome qui dispose d'elle-même. Qu'elles vivent dans une métropole indienne, dans un village kenyan ou sur un campus américain, les femmes ont la même dignité, les mêmes aptitudes, les mêmes droits que les hommes, et personne n'est autorisé à les faire taire au motif qu'elles seraient inférieures biologiquement ou intellectuellement.

Dans la province chinoise du Guangdong, une vague de protestation s'élève au début du XIX^e^ siècle contre le mariage : refusant d'être soumises à un mari, des paysannes et des ouvrières préfèrent aller vivre dans des maisons de jeunes filles. Un siècle plus tard, Qiu Jin, jeune poétesse chinoise opposée au régime des Mandchous, quitte mari et enfants parce que la révolution doit commencer dans les foyers. Partie au Japon en 1904, elle retourne dans son pays pour devenir institutrice dans une école de filles ; responsable locale du parti de Sun Yat-sen, elle est exécutée en 1907 pour complot antigouvernemental. Dans *Pierres de l'oiseau Jingwei*, publié cinquante ans après sa mort, Qiu Jin exhorte les femmes à refuser la soumission, à sortir de chez elles, à trouver un métier, à être indépendantes mais solidaires entre elles, en prenant l'« engagement de sauver celles de nos sœurs qui sont dans la souffrance ». Le féminisme consiste à choisir la vie qu'on veut mener.

Le deuxième trait commun aux féminismes est leur caractère de revendication. Il y a, au fondement de tout engagement, le constat d'un « ce n'est pas juste », un sentiment d'iniquité qui entraîne une révolte, amorce de conflit, appel à la lutte, exigence de droits. Ce combat consiste à rendre visibles à la fois les femmes et les injustices subies. Pour cette raison, il ébranle l'ordre établi ; et c'est encore une différence entre le féminisme né des révolutions atlantiques et la complicité mondaine entre hommes et femmes dans les salons d'Ancien Régime. Le féminisme consiste à ne plus vouloir « jouer le jeu ».

Ce refus fait nécessairement scandale : Amelia Bloomer se fabriquant un pantalon en 1851 ; Huda Sharawi, fondatrice de l'Union féministe égyptienne, retirant publiquement son voile en 1923, à son retour d'un congrès de l'Alliance internationale pour le suffrage des femmes ; Manoubia Ouertani dénonçant à la tribune, tête nue, l'oppression des femmes tunisiennes lors d'une conférence sur le féminisme en 1924 ; Christine Delphy, Christiane Rochefort, Monique Wittig et quelques autres déposant en 1970 des fleurs sur la tombe du soldat inconnu pour rendre hommage à sa femme ; les Femen exhibant leur poitrine nue, barrée de slogans en défense des droits des femmes.

Dès lors qu'une femme refuse de « rester à sa place », dans l'ombre des hommes, au creux d'une tradition immémoriale, elle fait acte d'insubordination. Tout féminisme est une atteinte à l'ordre sexué de la famille, une menace contre la stabilité sociale. Toute féministe est une rebelle, terme qu'a choisi pour son autobiographie Angelica Balabanova, militante sociale-démocrate proche de Clara Zetkin et membre de l'Internationale des femmes socialistes au début du XX^e^ siècle. C'est pour cette raison qu'on ne peut opposer le féminisme réformiste au féminisme révolutionnaire, ni le maternalisme à l'égalitarisme. Tout féminisme est radical. Toute féministe est scandaleuse.

Le troisième point commun est la dimension collective. Depuis la fin du XVIII^e^ siècle, le féminisme s'exprime à travers des pétitions, des journaux, des revues, des manifestations, des associations, des hashtags : convention de Seneca Falls en 1848, Congrès internationaux pour le droit des femmes à partir de 1878, Conseil international des femmes créé aux États-Unis en 1888, Alliance

[7] Mouvement de Libération des Femmes, mouvement féministe français né à la fin des années 1960.

internationale pour le suffrage des femmes au début du XX^e siècle, *mud march* suffragiste[8] à Londres en 1907, Union des femmes françaises créée en 1944 et qui essaime jusqu'aux Antilles, magazine *Ms.* fondé à New York en 1972 par Dorothy Pitman Hughes et Gloria Steinem, campagne *Ni una menos* dans plusieurs pays d'Amérique latine après 2015, mouvement #MeToo en 2017.

Cette expression publique et fédérative n'est évidemment pas propre à l'Occident. Dès le tournant du XX^e siècle, la presse est l'arme du féminisme en Égypte (avec *Al Fatah* en 1892), en Turquie (le *Journal pour les femmes* en 1895), en Iran (*Connaissance* en 1910), ainsi qu'en Chine, où trois à quatre journaux sont créés chaque année entre 1903 et 1907, à l'initiative d'intellectuelles comme Chen Xiefen et Chen Qin. Au Japon, la revue *Seitō* (Les Bas-bleus), créée en 1911 par d'anciennes étudiantes de l'École d'enseignement supérieur pour jeunes filles, dénonce l'oppression patriarcale et fait entendre les aspirations de la « femme nouvelle », autour de valeurs comme l'amour, la sexualité et la littérature.

Pour cette raison, le féminisme est joyeux. Le féminisme français des années 1968-1975 ne se résume pas à des slogans, encore moins à des conflits de personnes. Sa plus belle réussite est la libération collective qu'il a permise et qui se lit dans le parcours des filles de féministes, devenues économistes, documentaristes, enseignantes ou avocates. La fille de la cinéaste suisse Carole Roussopoulos se souvient de son enfance : « Beaucoup de rires, de paroles. Toutes ces femmes du MLF étaient quand même des grandes gueules, mais elles étaient très gentilles avec moi, elles me faisaient mille compliments. Ma mère, c'est quelqu'un qui prend de la place, elle est exubérante, elle a du charisme, mais c'est aussi quelqu'un de très généreux. C'est ma vision du féminisme. » Les querelles théoriques entre les féminismes sont donc moins intéressantes que l'émancipation à laquelle ils parviennent ensemble.

Ivan Jablonka, *Des hommes justes, Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Seuil, 2019.

[8] Mouvement qui, comme le précédent, réclame le droit de vote pour les femmes.

IMPRIMERIE NATIONALE – 22 1140 – D'après documents fournis